Document generated on 04/24/2024 7:46 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Festival des films du monde, Montréal 1978

Number 94, October 1978

Spécial : Festivals

URI: https://id.erudit.org/iderudit/51173ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1978). Review of [Festival des films du monde, Montréal 1978]. *Séquences*, (94), 22–29.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1978

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'ARGENT DES AUTRES (France) 1978

L'Argent des autres, c'est l'histoire de Rainier, fondé de pouvoir dans une banque. Il se trouve mêlé à une affaire scandaleuse à son insu dans la banque où il travaille. Refusant son rôle de bouc émissaire, il essaie de pousser une enquête personnelle pour savoir où se situe l'escroquerie dont il est victime. Malgré certaines preuves traînées devant la cour, Rainier n'en sortira pas complètement innocenté. Il devra se contenter d'un poste de professeur. Il enseignera à ses élèves comment se comporter dans le milieu financier.

Le film de Christian de Chalonge nous introduit dans le monde complexe d'une institution bancaire où il est question d'héritage foncier, de métaphysique patronale, d'un ordre de vire-

ment en blanc, de couvertures, de maquignonnages et de transactions douteuses. Nous sommes confrontés à un monde sans coeur et sans odeur. Tout cela pourrait être ennuyeux pour le non initié. Il n'en est rien. Une mise en scène, aussi rigoureuse qu'un ordre du jour d'hommes d'affaires, sert un sujet qui débouche sur une atmosphère de cauchemar. La musique de Patrice Mistral, dès le début, nous suggère un climat troublant. L'éclairage soigné souligne discrètement des moments d'angoisse à la limite de l'absurde. L'originalité dans le traitement du sujet nous entraîne dans une sorte de film policier où des gangsters commettent les pires vacheries avec beaucoup de classe et sans effusion de sang. Avec *L'Argent des autres,* le spectateur en a pour son argent.

J. B.

BLOOD AND GUTS (Canada) 1978

Le film de Paul Lynch constitue un des meilleurs films canadiens de ces dernières années. Avec ce titre qui n'annonçait rien de bon, on pouvait s'attendre au pire. Mais *Blood and Guts* ne déçoit pas un seul instant. On nous transporte dans les coulisses d'un sport qui nous est plus ou moins familier puisqu'il peuple plusieurs heures de nos week-ends télévisés: la lutte. Gigantesque farce, sport tout ce qu'il y a de plus sérieux ou spectacle de cirque avec grand renfort d'à-côtés scintillants et préfabriqués ? Un spectacle de lutte, c'est tout cela et plus. C'est aussi l'amertume des vestiaires, la montée et la chute des héros, l'esprit d'équipe bafoué par les tractations suspectes de ceux qui ont l'argent, les voyages en autocar, la nuit, voyages au cours desquels ces durs au coeur tendre s'intéressent aux livres de botanique, aiment, rient, souffrent et pleurent comme tout le monde. La caméra sait capter les regards d'une foule assoiffée de violence, sait observer l'impact d'une victoire ou d'une défaite sur le visage des acteurs, sait reconnaître les plans à prendre et à garder. La réalisation forte est basée sur un scénario bien bâti, des acteurs de talent et une photographie de tout premier ordre. Une trame musicale facile à retenir, à cause de son côté rengaine, ajoute au plaisir.

M. E.

LA BRUINE (Llovizna) (Mexique) 1977

Un représentant de compagnie automobile de Mexico. A regret, car il se sent menacé par pièces à un village voisin ; genre de mission qui ne lui est pas étranger. En outre, voilà l'occasion d'emmener sa pressante maîtresse en voyage d'amour. La livraison est effectuée sans problème. Suite à une dispute toutefois, la jeune femme rentre par avion ; notre homme, en conduisant toute la nuit, sera chez lui au matin. Le chemin du retour est long et hasardeux. Afin de sortir le véhicule d'une ornière, il fait appel à quatre paysans, pauvres également, et en route pour la ville. Moyennant quoi, il les conduira à Mexico. A regret, car il se sent menacé par leur présence. Il les craint autant pour lui-même que pour l'argent qu'il transporte. L'auteur démontre comment et pourquoi cet homme sera amené à tuer ses passagers sans motifs autres que ceux de son imagination.

Par la thématique du propos comme par l'atmosphère oppressante dans laquelle se situe le film, c'est un récit cauchemardesque que nous offre Sergio Olhovich. Le résultat est mitigé, dépouillé, mais évocateur : un exemple de dépréciation du genre humain. Le personnage dépeint par le réalisateur n'est pas une bête sauvage mais un être comme d'autres vivant bien avec femme et enfant. Un homme réfléchi qui, à peine rentré, justifiera son geste en déclarant : « Après tout, ce n'était que des Indiens ». L'irresponsabilité d'un tel argument ne peut rester cacher qu'à un individu coupé de ce sens des valeurs qui constitue la base de nos actions conscientes. Aurions-nous tous tendance à la perdre un peu chaque jour ?

M. L.

LA CELLULE DE VERRE (Allemagne) 1978

Après Alfred Hitchcock *(Strangers on a Train)*, René Clément *(Plein soleil)*, Claude Miller *(Dites-lui que je l'aime)* et Wim Wenders *L'Ami américain)*, le jeune réalisateur allemand, Hans W. Geissendorffer, est allé puiser, dans un roman de Patricia Higsmith, la matière d'un film où s'imbriquent les éléments policiers et psychologiques. Un honnête homme, impliqué dans un scandale financier, a fait cinq ans de prison. A sa sortie,

il aborde avec méfiance le monde extérieur et ses proches même, au point de reconstruire autour de lui un monde quasi-carcéral né de ses propres obsessions. Cette attitude d'esprit, nourrie par les insinuations de l'aventurier qui l'avait compromis en premier lieu, le pousse à commettre deux meurtres. Cette fois, il échappe à l'incarcération grâce à un faux alibi fourni par son épouse, mais il s'est enfermé à jamais dans une cellule construite par ses propres actions. Pour lui, désormais, le monde est une prison. C'est avec beaucoup de subtilité et de souplesse que le cinéaste développe ce thème suggéré plus qu'imposé par une mise en scène savamment contrôlée. Le style résolument moderne de la mise en images, l'intelligence du propos et le jeu retenu des comédiens, notamment d'Helmut Griem, excellent dans le rôle principal, font de l'ensemble une expérience exceptionnelle d'exploration psychologique par la voie du style. C'était là l'un des sommets du Festival des Films du Monde, mais il semble que les membres du jury n'y aient pas été sensibles.

R. C. B.

LA CHASSE AU PERDREAU (Espagne) 1978

Après la mort de Franco, l'Espagne « s'épivarde ». C'est du moins l'impression qu'on retire de ce petit jeu de massacre conçu par Luis Berlanga. Le fusil national évoqué par le titre original (La Escopeta nacional) s'exerce sur une assemblée de pantins grotesques dont aucun ne le cède à l'autre sur le plan de la conception caricaturale. Qu'on en juge : un catalan préoccupé d'affaires faciles et prêt à toutes les compromis-

sions pour vendre un système d'alarme (c'est lui l'organisateur de la partie de chasse), un aristocrate fétichiste et gâteux, son fils voyeur et impuissant, un ministre suffisant et entiché d'une starlette arriviste, un prêtre vindicatif, un politicien bigot, un dictateur en exil et ainsi de suite. Il est possible qu'au long d'années de frustration, le cinéaste ait croqué, à l'insu de tous, une galerie de portraits puisés dans la réalité ambiante, mais la réunion qu'il en réalise, en un seul film, apparaît pour le moins artificielle et la lourdeur du traitement n'aide pas à dissiper cette impression. Qu'est devenue l'ironie subtile et la bonne humeur manifestées, il y a vingt ans dans *Calabuig*. Il est possible que le goût du vin gagne en saveur avec les années; dans le cas présent, la sangria a tourné en vinaigre.

R. C. B.

LA CIUTAT CREMADA (Espagne) 1977

La *Cité brûlée* raconte les événements historiques qui se sont déroulés à Barcelone entre 1899, à l'arrivée des soldats après les guerres coloniales de Cuba, et 1909, dont le point culminant fut l'éclatement populaire connu sous le nom de « Semaine tragique ».

C'est à travers une famille bourgeoise catalane que le film d'Antoni Ribas nous fait découvrir des mouvements ouvriers très engagés et les effets de la séparation d'une province. L'humour n'est pas absent de ce film politique. On se surprend à sourire devant une dégustation de coca-cola, le champagne de tous les jours. Le réalisateur a parfois du mal à tresser ensemble les anecdotes et les faits sociaux. Ce qui donne un peu l'impression d'une unité dispersée. Mais un grand vent de ferveur parcourt cette fresque historique qui dure près de trois heures sans nous ennuyer. Qui peut rester insensible devant un peuple à la recherche de son autonomie ? C'est la question que le film nous pose avec l'intelligence du coeur.

J. B.

COEURS EN FLAMMES (R.F.A.) 1977

Un jeune Allemand timide et introverti qui tient un petit kiosque à journaux dans une ville tranquille de Bavière, gagne, dans un concours, un voyage à New York. L'un des grands rêves de sa vie se réalise. Les rues de New York cachent plus d'une misère et il découvre progressivement que tout ce qui brille n'est pas or. Dans un wagon du métro, il sauvera du suicide une chanteuse qui travaille dans un cabaret/cinéma porno. Mais leur relation s'avèrera éphémère et le jeune Bavarois déçu et désillusionné retournera dans sa petite ville. Le film de Walter Bockmayer et de Rolf Buhrmann est une succession, plutôt monotone, de petits épisodes tour à tour humoristiques, poignants et satiriques qui

ne vont pas très loin dans l'observation du réel et dans le dépassement des apparences. Encore une fois, New York nous est présentée comme une espèce de jungle infernale où le bonheur semble inaccessible. Les cinéastes n'ont vu que les aspects les plus sordides de la ville et ont lancé leurs personnages dans des aventures tirées par les cheveux, étriquées et sans véritable pivot dramatique. Il est impossible de s'intéresser à des individus que les cinéastes observent du bout de leur lorgnette et dont le cheminement affectif, normal et psychologique est aussi banal que prévisible.

A. L.

LE DOUBLE SUICIDE (Japon) 1978

Le film est tiré à la fois d'un fait vécu (Osaka 1703) et d'une pièce de théâtre contemporaine. Malheureusement, il se ressent lourdement de son origine théâtrale. Il va sans dire que le spectateur sait, par le titre, la conclusion du film. Cela

ne le préoccupe donc pas. Il sait que l'amour de deux jeunes gens est impossible. Dans une famille comme dans l'autre, le fils et la fille sont destinés à un autre partenaire. Mais l'amour est plus fort et la seule manière qui reste aux prétendants de s'unir est dans la mort. Tout cela est devenu évident. Mais le statisme de la pièce se retrouve dans la mise en scène où l'on voit les acteurs se défendre et tenter d'affirmer leurs choix. Cela ne va pas sans courage. Surtout pour l'amant qui doit subir toutes sortes d'avanies de la part d'un soi-disant ami qui lui emprunte un argent n'appartenant pas au prétendant. Mais la scène finale, dans laquelle les deux amoureux vont à la mort, est d'une insoutenable précision. Vous voyez l'amant charcuter - pour ainsi dire - sa maîtresse avant de s'ouvrir le cou. Le sang jaillit partout. Et non seulement sommes-nous terrifiés par ces morts volontaires, mais Yasuzo Masumura s'applique en plus à nous présenter les deux agonisants sous des angles variés qui magnifient leur exploit. Dommage qu'un sujet aussi grave soit traité avec si peu de retenue ! On se prend à penser à la sobriété qu'aurait employée un Mizoguchi pour une telle scène. Et on trouve les suicides implicites des 47 ronins d'une efficacité beaucoup plus profonde et subtile.

L. B.

AN ENEMY OF THE PEOPLE (États-Unis) 1978

Quelle bonne idée vous avez eue, Monsieur McQueen, d'avoir mis votre moto au garage pour emprunter les traits d'un héros d'Ibsen ! Et quel courage ! Qui aurait cru qu'un acteur réputé pour ses films d'action aurait pris, un jour, la décision de jouer un rôle dramatique du répertoire classique ! D'après le réalisateur George Schaefer, le projet lui tenait depuis longtemps à coeur. Et il ne faut pas oublier que Steve McQueen a derrière lui des années d'apprentissage au théâtre qui ont fait de lui cet acteur accompli qu'on ne peut qu'admirer dans *An Enemy of the People.* Le film, quant à lui, fut l'un des plus controversés du festival. Les partisans du « c'est du théâtre film - ça n'a rien de cinématographique ! » tenaient tête à ceux, plus modestes, qui croyaient que le cinéma n'avait pas besoin d'espace pour se définir et qu'une étude de caractère ne se

mesurait pas au kilomètre carré. J'appartiens à cette seconde catégorie et le film, qui avait, je l'avoue, l'excellente pièce d'Ibsen pour lui donner sa stature, appartient tout aussi bien à la grande tradition du cinéma bien conçue, bien cadré et remarquablement bien rythmé. Je n'ai pas senti de coupures entre les scènes ou les actes et j'ai observé avec une grande admiration le travail d'une caméra intelligente : certains face à face entre Steve McQueen et Charles Durning sont d'une puissance et d'une intensité incommensurables.

M. E.

L'ÉTRANGER (Brésil) 1977

Ce film brésilien nous conduit dans une ferme où Dona Aurelia, propriétaire autoritaire et impitoyable, traite ses employés comme des esclaves. Mais tout au cours des deux heures de projection, nous découvrons que cette femme solitaire, au milieu de ses nombreux serviteurs, est tourmentée par le désir de la chair. Cela va de ses regards humiliés sur le corps de la petite fille de la gouvernante Elisa, jusqu'à l'offrande d'elle-même au nouvel arrivé qu'elle a baptisé José Roberto. Et tout se mêle dans ces allées et venues où chaque employé doit défendre son attitude et son intérêt. D'où le côté inattendu de plusieurs scènes. On ne peut dire que Ruy Santos renouvelle un récit laborieusement chronologique, avec quelques rares écarts dans l'imaginaire, mais il traduit les passions qui fermentent dans un huis clos où la vie se déroule dans une at-

mosphère trouble et où chaque individu apporte son grain de folie inquiétante. Un film traitant de l'autorité abusive, de la frustration qui conduisent fatalement à la jalousie sordide. Des décors sombres et lourds de la ferme, on passe au paysage idyllique (et trompeur) de la campagne où se rejoignent l'adolescente et Paulo. Hélas ! le destin - ou plutôt la passion - veille et vient tout gâcher. Un drame prévisible. Un film soigneusement traité.

L. B.

HIER, C'EST DEMAIN (Yesterday's Tomorrow) (R. F. A.) 1977

Il est très évident, pour un Nord-américain, que ce film n'a pas la résonance qu'il a pour un Européen, disons d'un certain âge, et qui a parfaitement connu les situations, et même les personnages décrits dans le très beau et très attachant film de Wolgang Staudte.

En Allemagne, occupée par les Alliés, une fois la paix signée, une idylle s'ébauche entre un officier américain et une très jeune allemande qui travaille pour lui. L'officier repart pour les Etats-Unis. La fille épouse un ami d'enfance, lourd et maladroit, mais ne peut oublier le bel officier de sa jeunesse. Après une demi-vie ratée, elle se jette du haut d'un pont, témoin jadis de son bonheur.

L'anecdote est mince, mais quelle richesse d'expression, quelle profondeur dans la mise à jour des sentiments, d'autant plus complexes qu'ils ne sont pas apparents.

En fait, le film est à la fois un constat et un réquisitoire : le colonel (admirablement interprété par un Mel Ferrer, dans le plein épanouissement de son âge mûr) est un ancien émigré Juif-allemand. Anna (Pola Kinski, fille de Klaus, débarrassée de tous les tics de son père, d'une justesse de ton et d'une sobriété qui l'apparente à une Jeanne Moreau), traumatisée dès l'enfance par un « accident » volontaire par elle provoqué, une fois son bel amour disparu, ne pourra donner un sens à sa vie; une Allemagne sur les genoux, à la suite de la guerre, rebâtit comme elle le peut, avec une jeunesse heurtée et maladroite. Tout est sans cesse remis en question. Tout se résoud dans le silence et dans la mort : c'est vrai comme la vie, simple comme la vérité, et angoissant comme l'avenir dont le passé est beaucoup trop proche.

P. S.

IL EST DANGEREUX DE SE PENCHER AU DEHORS (Hongrie) 1977

Surpris à voyager sur un train sans avoir de billet, et sans être en mesure de payer son passage, un étudiant doit descendre au premier arrêt. Il s'agit d'une petite gare de campagne peuplée de personnages cocasses : un chef de gare suffisant et libidineux, une caissière accorte, un aiguilleur ronchonneur et débrouillard et un entreposeur légèrement mythomane. Ce petit monde ferroviaire rappelle irrésistiblement *Trains étroitement surveillés,* autre film en provenance des pays socialistes. Mais la comparaison n'est pas à l'avantage du nouveau-venu dont le pittoresque, pour sympathique qu'il apparaisse, se révèle rapidement fabriqué. Rien de désagréable là-dedans, mais rien non plus de vraiment passionnant. Et le coup de théâtre final, bien qu'on l'ait préparé de longue main, vient rompre

curieusement le climat du film pour introduire une nouvelle dimension trop rapidement expédiée. On s'étonne que cette oeuvrette aimable mais falote se soit mérité un prix du jury.

R. C. B.

LIAISON RETOUR (U.R.S.S.) 1977

Cela pourrait arriver n'importe où. Il se trouve que cela se passe en U.R.S.S., où les conflits politiques, les difficultés de communication, l'incurie, la maladresse, l'orgueil étroit et l'entê-

tement administratif sont monnaie courante, et sapent l'édifice social du brave Lénine. Le film est bavard, certes, un peu long, mais se voit sans ennui — pour moi du moins, qui suis déjà allé dans les pays de l'Est, et qui sais un peu à quoi m'en tenir ! Aucune virtuosité technique, mais une mise en scène solide, bien en place, disant exactement ce qu'elle veut dire, simplement et sans fioritures,

Les comédiens sont honnêtes et défendent leur peau d'une manière professionnelle, mais sans génie. Bref, un bon film de série B, mais dont le mérite réside dans le fait qu'il évoque des événements, des attitudes, un milieu et une mentalité que nous connaissons fort peu.

Le constat social est voilé, les fautes retombant sur les individus et non sur le système. Le metteur en scène Victor Tregoubovitch, ne prend aucun risque, et pourtant, encore une fois, le film m'a plu, et chemine tranquillement, avec même un petit élément de suspense : le brave et honnête Sakulin gagnera-t-il ou non, dans sa dénonciation des maladresses et des tracasseries administratives ? Il perd, mais parce que l'Etat a choisi de s'obstiner, et a choisi le moindre mal. Ce n'est peut-être pas un film de niveau de festival, mais il était intéressant de le voir.

P. S.

LIGABUE (Italie) 1977

Réalisé pour la télévision italienne, le film de Salvatore Nocita décrit l'existence de Ligabue, artiste-peintre et sculpteur à demi-fou. Il naît au début du siècle en Suisse mais, chassé très jeune par les autorités, s'exile à Gualteri, petit village de la superbe vallée du Pô où il meurt en 1965.

Le spectateur est convié à une vaste et belle chronique de la vie d'un homme que ses contemporains décrivirent, tantôt comme fou, tantôt comme frappé d'un génie créatif unique. L'auteur, à travers l'analyse existentielle du personnage principal, établit, parallèlement, un constat sur la société au sein de laquelle Ligabue pratiqua son art. Curieuse société qui l'aura tour à tour méprisé et adulé, dangereuse société au jugement susceptible de se modifier selon des circonstances aléatoires. Eminemment marginal, Ligabue vit seul dans la forêt en étroite et étonnante communication avec le monde animal dont il saisit les règles et les rapports de force. Celui-ci, unique point de repère d'un être asocial, devient la source de son activité créatrice. Le peintre exprime, à travers son oeuvre intime, l'intransigeance des sentiments qui l'habitent et le dévorent.

Le film de Salvatore Nocita est admirable. Toutes en nuances, ses images ont une touche de sensibilité et traduisent justement le drame d'un homme profondément humain, isolé, mais en contact subtil avec ses émotions. La vallée du Pô, ses brumes et ses forêts de peupliers, acquiert, ici, une présence de rêve.

Ligabue s'est mérité le « Grand Prix des Amériques » décerné au meilleur long métrage en compétition. Honneur pleinement mérité par le réalisateur dont l'émouvante mise en scène touche le spectateur par sa rigueur et son lyrisme. Pour sa part, Flavio Bucci, dans l'exigeant rôle de Ligabue, a reçu le « Grand Prix d'interprétation masculine ». Son jeu instinctif, rigoureux, confère au personnage une envergure intelligente qui ne manquera pas d'émouvoir.

M. L.

MARTIN ET LÉA (France) 1978

Qui sont-ils ? Paris 1977. Léa est une Eurasienne d'une vingtaine d'années. Martin a le même âge. Français, il travaille dans une usine de banlieue. Pour tout métier, elle se fait entretenir par un ami auquel elle fournit, en retour, les services de jeunes filles, quelques fois par semaine. Martin et Léa font connaissance par hasard. C'est l'histoire de leur relation que nous offre Alain Cavalier.

Ils n'ont, en apparence, que peu de points communs. N'est-ce pas toujours le cas ? D'oc-

casionnelles, leurs rencontres se font plus fréquentes et, très vite, ils vivent ensemble. Le spectateur est complice des premiers moments de leur vie de couple. L'avenir se tresse autour de liens invisibles qui les unit, chacun apportant à l'autre soutien et réconfort. Martin est envoûté par la discrète sensibilité de Léa. Elle, elle est rassurée par son assurance réfléchie. La vie continue. Léa, à regret, respecte ses engagements envers ce souteneur qui la fait vivre. Immigrée, dans un pays assis sur des siècles de compromis, a-t-elle une alternative ? L'exemple de son père semble prouver que non. Il est difficile d'assumer une union face à des circonstances existentielles auxquelles tous deux se buttent sans cesse. L'espoir d'une vie différente prendra néammoins naissance par un événement tragique : le suicide d'une jeune amie de Léa.

Le réalisateur a mis en scène une riche chronique du quotidien qui séduit, à la fois par sa forme et par son contenu. Sa caméra subtile sait capter les sentiments intimes d'êtres soumis aux défis successifs d'une existence à inventer. De longues séquences, entreliées avec justesse, soutiennent bien le propos de l'auteur, de même qu'elles illustrent, non sans brio, l'admirable jeu de deux acteurs prometteurs.

M. L.

POWER PLAY (Canada) 1978

Qu'advient-il quand un groupe de militaires décide de renverser le gouvernement corrompu au pouvoir ? C'est la question à laquelle tente de répondre cette co-production canado-britannique réalisée par Martyn Burke. David Hemmings interprète le colonel Narriman, un idéaliste qui croit qu'un coup d'état peut s'effectuer sans effusion sanglante. Après le renversement du gouvernement, il sera arrêté et exécuté par les auxiliaires du colonnel Zeller, un militaire ambitieux et prêt à trahir ses acolytes pour obtenir le pouvoir. *Power Play* ressemble à une émission de télévision où les coups de théâtre, les explosions de violence et les rebondissements dramatiques sont plus importants que l'approfondissement de la psychologie et des motivations des personnages, que la logique du récit et que l'authenticité de la vision. Si l'organisation du complot et la mise en branle des opérations militaires manquent quelque peu de clarté narrative, la mise en scène possède, par contre, une vigueur pétaradante et une exubérance fiévreuse qui nous permettent presque d'oublier toutes les invraisemblances dont est truffé le scénario écrit par Burke lui-même. Peter O'Toole, au visage extrêmement ravagé par le temps et l'alcool, David Hemmings et Donald Pleasance ont été suffisamment bien dirigés pour qu'on ne s'ennuie pas un seul instant en leur compagnie.

A. L.

PREMIER AMOUR (Italie) 1978

Ah ! ces Italiens, comme ils ont le sens de l'humour et du comique. Cela jaillit spontanément comme d'une source naturelle. Et l'on rit de bon coeur. Leur comique n'est jamais trop subtil pour dérouter, ni jamais trop gras pour choquer. Voici donc *Premier amour* de Dino Risi. Un vieux comédien, Ugo, entre à la Villa Serena (sorte de lieu de retraite pour comédiens) en attendant de recevoir sa pension qui lui rendra sa liberté. En s'installant dans cette maison, il jette un vent de détente qui réveille toute cette « colonie » endormie. Alors les situations deviennent cocasses, les gags se multiplient au grand dam du directeur qui tient à la discipline rigide de sa maison. Toute cette première partie est d'un comique irrésistible. Et le milieu est dépeint avec une perspicacité, une tendresse qui dénotent l'affection de Dino Risi pour les vieux comédiens. Mais au moment où Ugo quitte la villa en compagnie de la petite Renata, le film prend une autre direction et change de ton. On se rend vite compte qu'Ugo, au cours de ses déplacements, est trompé par la petite Renata et qu'il retournera finir ses jours à la Villa Serena. Alors le comique qui fusait au début tourne au dramatique qui laisse percer la solitude du vieux comédien. Ugo Tognazzi donne à son personnage un visage et une aisance qui le rendent attachant. On n'oubliera pas les mimes qu'il réussit pour divertir les comédiens non plus que son imitation de l'inoubliable Toto.

L. B.

UN SECOND SOUFFLE (France/Allemagne) 1978

François Davis, dans la cinquantaine, quitte femme et enfants. Le démon de midi et quelques minutes le pousse dans les bras de Catherine,

une comédienne de vingt ans. Catherine n'en continue pas moins d'aimer un garçon de son âge. François désire faire la connaissance de ce jeune amant comme pour se prouver qu'il ne craint pas la concurrence. Un accident de moto ramène notre quinquagénaire à la dure réalité.

Dans *Un second Souffle*, tout le monde, il est beau, il est chic et il a l'esprit large. Une photo soignée à vous en couper le souffle. Images qu'on a tout le loisir de regarder, parce que la caméra est le plus souvent au beau fixe. Le style du film s'accommode de points d'orgue et de point de suspension. C'est donc dire qu'on a affaire à un film plein de retenue. Certains accusent Gérard Blain de faire du cinéma constipé. Mais après avoir vaincu une certaine lassitude, je me suis surpris en train d'aimer ce film qui traduit à sa manière la difficulté de se regarder vieillir. On y sent le temps qui passe d'une façon pénible. Le désir de retrouver sa jeunesse répond à la peur de vieillir. Avouer qu'on a vieilli et le faire sentir, ce n'est pas souvent qu'on voit cela à l'écran. Pourquoi ne pas entrer dans le jeu, même au risque de trouver le temps un *peu long*.

J. B.

STEVIE (Grande-Bretagne) 1978

Il fallait avoir du nerf pour porter à l'écran cette pièce de théâtre qui raconte la vie de la poétesse britannique Stevie Smith. Et personne n'aurait pu faire le travail qu'a produit, pour le film de Robert Enders, l'éclatante Glenda Jackson, l'une des actrices les plus pures et les plus audacieuses du cinéma contemporain. Le décor : un salon. Les personnages : Stevie qui, à intervalles plus ou moins réguliers, s'adresse cavalièrement à la caméra; sa vieille tante qu'elle aime plus que tout au monde; un de ses soupirants malchnceux; et « l'homme », un admirateur discret qui participe à sa façon au récit de sa vie. Le film est sans contexte un défi, un tour de force plutôt qu'un exercice de style, une élégie à la première personne plutôt qu'un numéro d'acteur. Stevie nous raconte son histoire comme si nous étions en train de lui rendre visite, dans la douce chaleur de sa maison : sa vie n'a rien d'original, elle n'aime pas les sorties ni les occasionnels fiancés à qui elle préfère sa vieille tante (admirable Mona Washbourne), elle reste chez elle, et elle écrit. L'épisode où elle nous raconte de quelle manière la reine l'a reçue au palais de Buckingham est un joyau cinématographique inoubliable. Un anti-film ? Une oeuvre inabordable ? Il s'agissait simplement d'accepter, dès le début, la tasse de thé que Stevie nous tendait et de nous laisser aller dans son fauteuil.

M. E.

LE TALISMAN (Inde) 1977

Un film indien réalisé par Shyam Benegal. Un jeune homme est coincé entre deux croyances impossibles à concilier. D'une part, la prédestination de l'homme lui paraît inévitable. D'autre part, il voudrait férocement croire à l'existence et à la nécessité du libre arbitre. Apikondoswamy, le sage d'une légende, lui apparaît et lui remet une racine magique capable de dissoudre un foetus dans le ventre d'une femme. De retour dans son village, le jeune homme est visité par la déesse du temple qui lui demande de lutter contre le mal autour de lui. Mais Bhairava Murthy, l'incarnation du mal, veille et cherche, de son côté, à se gagner l'estime et les services de celui qui ne sait plus choisir entre des forces antithétiques. Le film de Benegal a le désavantage d'hésiter entre trop de tons à la fois, de se complaire dans un exotisme superficiel et facile, de traîner en longueur et d'être extrêmement laborieux. Peut-être a-t-il un certain intérêt dans le contexte de l'Inde actuelle mais, en Amérique du Nord, les indécisions et les déboires du personnage principal risquent de faire sourire et d'ennuyer.

A. L.